

VISAGES DE LA MODERNITÉ

Hommage à Maurice Godé

Michel Grunewald, Roland Krebs, Jean Mondot et Roger Sauter (éds)

C O N V E R G E N C E S



PETER LANG

Maurice Godé s'est fait tout d'abord connaître par sa thèse d'Etat portant sur les «théories utopiques dans les revues expressionnistes allemandes» (Prix Strasbourg 1987), qui lui a fait découvrir le phénomène de modernité littéraire qu'il n'a cessé d'interroger par la suite. Le présent volume, qu'amis, collègues et élèves lui offrent en hommage réunit des études qui explorent cette même thématique. Il présente diverses formes de la modernité dans la littérature du XXe siècle, mais aussi dans les arts, danse et peinture notamment, éclaire les liens entre la littérature et une société en constante mutation, étudie des idées et des faits historiques qui marquèrent le siècle. Il souligne par ailleurs la richesse et la complexité des relations franco-allemandes durant cette période mouvementée. Enfin, l'Europe centrale, la Bohême plus particulièrement, ne pouvait être absente d'un ouvrage offert à celui qui avait voulu qu'à Montpellier les Etudes Germaniques s'élargissent en Etudes Centre-Européennes.

Michel Grunewald est professeur émérite à l'Université Paul Verlaine-Metz. Spécialiste de la littérature allemande de l'exil, des périodiques culturels allemands et de la pensée conservatrice, il a déjà publié ou dirigé des ouvrages sur Klaus Mann, Moeller van den Bruck, Charles Maurras et Jacques Bainville.

Roland Krebs est professeur émérite à l'Université de Paris-Sorbonne (Paris IV). Spécialiste de l'époque des Lumières et du classicisme weimarien, il a publié en 2010 un *Goethe* dans la collection *Voix allemandes*.

Jean Mondot est professeur à l'Université Michel de Montaigne - Bordeaux 3. Spécialiste de la période des Lumières dites tardives en Allemagne, il est directeur de la revue *Lumières*.

Roger Sauter est professeur émérite à l'Université Paul-Valéry - Montpellier 3 et traducteur. Il a enseigné la linguistique, l'analyse du discours et la traductologie.



VISAGES DE LA MODERNITÉ

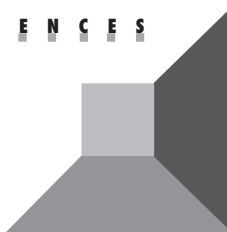
La collection **CONVERGENCES**, publiée avec l'appui d'un comité de lecture franco-allemand, réserve une place privilégiée à des ouvrages relatifs aux périodiques culturels et politiques considérés comme expressions de l'opinion publique, des mouvements d'idées, des mentalités ainsi que des phénomènes culturels et sociaux pris dans leur ensemble.

CONVERGENCES est une collection d'esprit pluraliste et interdisciplinaire. Elle est vouée à la fois à la rencontre des méthodologies et des champs disciplinaires en lettres et sciences humaines ainsi qu'à l'étude des phénomènes d'interculturalité envisagés sous leurs formes les plus diverses.

La collection est ouverte à des travaux qui concernent de manière prioritaire — mais non exclusive — l'aire culturelle germanique, les relations franco-allemandes et les transferts culturels.

Collection publiée sous la direction de Michel Grunewald

C O N V E R G E N C E S



Vol. 63

VISAGES DE LA MODERNITÉ

Hommage à Maurice Godé

Michel Grunewald, Roland Krebs, Jean Mondot et Roger Sauter (éds)



PETER LANG

Bern • Berlin • Bruxelles • Frankfurt am Main • New York • Oxford • Wien

Information bibliographique publiée par «Die Deutsche Nationalbibliothek»
«Die Deutsche Nationalbibliothek» répertorie cette publication dans la «Deutsche Nationalbibliografie»;
les données bibliographiques détaillées sont disponibles sur Internet sous <<http://dnb.d-nb.de>>.

Ouvrage publié avec le soutien financier de l'Université Paul-Valéry Montpellier 3 (Centre de Recherches en Etudes Germaniques, et de l'Université Paul Verlaine – Metz (Centre d'Etudes Germaniques Interculturelles de Lorraine).

Ouvrage composé par Madame Bernadette Debiasi.

ISBN 978-3-0343-0572-3
E-ISBN 978-3-0352-0072-0
ISSN 1421-2854 (Print Ausgabe)

© Peter Lang SA, Editions scientifiques internationales, Berne 2011
Hochfeldstrasse 32, CH-3012 Berne
info@peterlang.com, www.peterlang.com, www.peterlang.net

Tous droits réservés.
Réimpression ou reproduction interdite
par n'importe quel procédé, notamment par microfilm,
xérogaphie, microfiche, offset, microcarte, etc.

Imprimé en Suisse

Remerciements

Nous remercions très vivement pour leur soutien financier l'université Paul-Valéry – Montpellier 3 et l'université Paul Verlaine – Metz.

Le présent ouvrage a été composé par Bernadette Debiasi, que nous tenons à remercier très sincèrement pour son aide efficace et son dévouement.



Maurice Godé

Table des matières / Inhaltsverzeichnis

Introduction

Introduction	3
--------------	---

I.

La modernité dans les arts et la littérature

Dieter BORCHMEYER Vom Nutzen und Nachteil der Worte für die Sprache. Die Sprachkrise der Moderne und kein Ende	15
Rémy COLOMBAT Ecriture elliptique et utopie La fonction de l'imagination dans les récits de Malte Laurids Brigge	33
Catherine MAZELLIER-LAJARRIGE La pantomime de Richard Beer-Hofmann, <i>Das goldene Pferd</i> , ou le rêve d'une œuvre d'art totale	47
Marie-Thérèse MOUREY Entre géométrie, peinture et sculpture: le <i>Ballet Triadique</i> (1922) d'Oskar Schlemmer	65
Hilda Inderwildi Questions d'intimité, questions d'actualité Corps et spectres dans <i>18. Oktober 1977</i> de Gerhard Richter	83

II.

Littérature et société au XX^e siècle

Roger SAUTER	
Emprunts et polyphonie dans <i>Buddenbrooks</i> de Thomas Mann	97
Ingrid HAAG	
Wie es eine Untertanenseele mit der Liebe hält. Zu Heinrich Manns Roman <i>Der Untertan</i>	111
Danièle BELTRAN-VIDAL	
Pas plus l'Ouest que l'Est dans le récit d'Ernst Jünger <i>Le problème d'Aladin</i>	127
Roland KREBS	
Eloge du perdant. Réflexions sur une trilogie romanesque de Martin Walser	137

III.

Civilisation et histoires des idées

Gérard RAULET	
Réflexions sur les relations entre littérature et «histoire des idées»	157
Michel ESPAGNE	
Erich Auerbach et la philologie de l'exil turc	171
Jean-Marie PAUL	
<i>La théorie du partisan</i> et la vision politique et historique de Carl Schmitt	191
Gérald STIEG	
La puissance d'un contre-modèle Canetti et Hobbes	209
Pierre-André BOIS	
Le Cercle de Kreisau: une «Allemagne libre» dans une «Europe de paix»	221

IV. France-Allemagne

Jacques LE RIDER	
<i>Realismus</i> allemand et réalisme français (1848-1890): plus de différences que de points communs?	245
Diether RAFF	
Das Werden des Deutschen Reiches und die sich daraus ergebenden Veränderungen im europäischen Staatensystem	263
Jean MONDOT	
Célestin Bouglé ou le charme discret de l'Allemagne wilhelminienne	275
Michel GRUNEWALD	
Civilisation et barbarie. Le combat de Charles Maurras contre l'Allemagne de la naissance de l'Action française à la fin de la Première Guerre mondiale	293
Karl Heinz GÖTZE	
Bücher, die nach Thymian duften. Provencereisen deutscher Dichter	311

V. L'espace culturel et politique de l'Europe centrale (Prague)

Helga MEISE	
Literatur und Literaturvermittlung in den ersten Prager Moralischen Wochenschriften 1770-1772	333
Françoise MAYER	
Procès d'infamie en Europe post-communiste	351
Publications de Maurice Godé	367
Index des noms	373
Liste des auteurs	381
Tabula gratulatoria	385

INTRODUCTION

Introduction

Il y a bien des manières de devenir germaniste. La géographie et le contexte familial sont loin d'être toujours déterminants. L'exemple de Maurice Godé montre qu'on peut être né juste après l'exode de 1940, au nord-ouest du territoire français, dans une famille aux sympathies anglo-saxonnes marquées et cependant consacrer son existence à étudier et à enseigner la culture allemande. Comme souvent, les circonstances et surtout les rencontres ont joué un rôle capital dans ce choix, mais celui-ci était aussi ancré dans les goûts et les dons du collègue, du maître et de l'ami que nous honorons par ce volume.

Le lycéen d'Abbeville qui combattait l'ennui distillé par une petite ville de province des années 1950 par la lecture et la pratique du sport eut un premier contact direct avec le monde germanique lors d'un séjour de vacances en Autriche, puis grâce à une bourse Zellidja qui lui permit de rencontrer des représentants importants du monde économique allemand. Après avoir hésité un temps entre le droit ou l'économie et les lettres, il entra en classe préparatoire littéraire au Lycée Faidherbe de Lille. C'est là que pour lui, comme pour beaucoup d'autres, la rencontre avec un professeur d'exception, Joseph-Marie Moeglin, décida de la suite de ses études. Ensuite, à la Faculté des Lettres de Lille, Maurice Godé eut la chance de profiter de l'enseignement de René Gérard, d'Alfred Guth et de Pierre Berteaux. On ne pouvait avoir de meilleurs initiateurs au monde de la littérature, de l'histoire des idées et de la civilisation allemande. Bien qu'il ait, par la suite, consacré l'essentiel de ses recherches au domaine littéraire, Maurice Godé n'a, du reste, jamais séparé les œuvres littéraires de leurs sources et de leurs prolongements philosophiques et il a montré un intérêt constant pour la réalité allemande contemporaine.

Après l'agrégation et quelques années dans l'enseignement secondaire, ce qui constituait à l'époque une étape quasi-incontournable dans la carrière d'un jeune universitaire, Maurice Godé obtint son détachement comme assistant à l'Université de Reims tout juste refondée en 1968. Il devait rester en poste dans cette université pendant dix-huit ans, participant activement au développement de la toute jeune section d'allemand de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines. Notre discipline connaissait à l'époque une période d'expansion et attirait encore de nombreux étudiants d'un bon niveau, l'Université avait besoin de cerveaux et de bras et recrutait généreusement. Une section nouvelle comme celle de Reims était composée pour l'essentiel de jeunes collègues du cadre B chargés de ce fait de responsabilités qui dans

des sections plus anciennes revenaient à des collègues plus chevronnés. Les tâches d'enseignement, de la première année à la préparation des concours, firent passer pour tous un certain temps au second plan les obligations de la recherche. Mais ce fut aussi une période heureuse pour tous ceux qui l'ont vécue, car ils avaient la chance de construire ensemble, pierre après pierre, un nouvel institut d'études germaniques. L'absence de toute pesanteur hiérarchique, une grande liberté créaient une atmosphère agréablement détendue malgré les inévitables frictions et désaccords de tout travail d'équipe. En plus de ses charges d'enseignement, Maurice Godé, comme ce fut le cas dans la suite de sa carrière, assumait de nombreuses tâches administratives. C'est ainsi qu'il fut assesseur du doyen de la Faculté des Lettres, membre du Conseil d'Administration et du Conseil Scientifique de l'Université. Il dirigea un temps le Service universitaire des étudiants étrangers et assura un temps avec deux autres collègues, Pierre-André Bois et Roland Krebs, la direction collégiale du Département d'allemand, lorsque Pol Oury, le fondateur de la section qu'il avait dirigée de nombreuses années, demanda à être relayé. Les séances de travail du directoire se concluaient parfois au bowling.

En même temps que le jeune germaniste apprenait son métier d'enseignant du supérieur et s'initiait à l'autogestion universitaire, il lui fallait faire ses preuves comme chercheur. Maurice Godé inscrivit donc une thèse d'Etat sous la direction de René Gérard devenu professeur à l'Université d'Aix-en-Provence sur *Les théories utopiques dans l'expressionnisme*, un sujet immense sagement réduit par la suite à l'étude de l'utopie dans les trois principales revues expressionnistes. Tel quel, le projet restait d'une ambition impressionnante. Et comme beaucoup de jeunes universitaires de sa génération, Maurice Godé ne se sentait guère préparé à mener à bien une entreprise aussi redoutable, produire l'ouvrage quasi-exhaustif, le «chef-d'œuvre» du compagnon aspirant à la maîtrise.

Deux problèmes redoutables ont considérablement freiné sa recherche: l'absence de sources documentaires et l'isolement intellectuel. La solution vint de la création par le Ministère d'un embryon de scolarité pour les doctorants. Maurice Godé se rendit donc régulièrement à Aix pour assister et participer aux séminaires animés par René Gérard, ce qui lui donna la possibilité d'échanges fructueux. Puis, grâce au soutien du DAAD, il put faire de nombreux et longs séjours aussi bien au *Literararchiv* de Marbach am Neckar qu'à la *Staatsbibliothek* de Berlin. Il fut de ceux qui comprirent assez tôt que le métier de chercheur n'était pas entièrement sédentaire et qu'il fallait se rendre sur le terrain. Internet changera-t-il fondamentalement cette donnée? Le doute est permis, car ce ne sont pas seulement les livres que l'on rencontre dans les bibliothèques et les centres de recherche, mais aussi les autres.

Maurice Godé soutient sa thèse d'Etat en 1986. S'inspirant notamment de la notion d'utopie développée par Ernst Bloch et Gustav Landauer, il a pu mettre en lumière dans les revues d'avant-garde du début du XX^e siècle plusieurs variantes d'utopie. Pour *Der Sturm* d'Herwath Walden, c'était l'utopie d'un art autonome s'opposant à la *topie* de la société wilhelminienne, pour *Die Aktion* de Franz Pfemfert, qui s'est opposé aux fauteurs de guerre, celle de l'indifférenciation des peuples et des nations, pour *Die Weißen Blätter* de René Schickelé, celle d'un retour à une «communauté» dont le ciment serait de l'ordre du religieux (*re-ligio*). Ce travail obtint le Prix Strasbourg en 1987 décerné par la Fondation F.V.S. de Hambourg et l'Université de Strasbourg (n° 2 de la bibliographie). Maurice Godé après ce travail inaugural devint un des meilleurs spécialistes internationaux de l'expressionnisme participant à de nombreux colloques, fournissant de nombreuses contributions à des revues et à des publications collectives, avant d'offrir une remarquable synthèse parue en 1999 aux PUF, *L'expressionnisme* (n° 9 de la bibliographie).

Maurice Godé ne devait jamais abandonner l'étude des revues, qui sont un mode d'accès privilégié à la reconstitution de la vie intellectuelle d'une époque. Les grands débats sur la jeunesse, l'organisation sociale, le renouveau catholique, la guerre, la révolution, l'esthétique, les relations des intellectuels avec le pouvoir, etc. qui y sont menés lui fournirent la matière à des nombreux articles. Cet intérêt lui donna l'occasion de travailler à plusieurs reprises avec le Centre d'Etude des périodiques de langue allemande (le CEPLA devenu récemment le CEGIL) dirigé par Michel Grunewald (bibliographie: 9, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 21, 22, 23, 25, 27, 28, 39, 45, 48, 52, 54, 62, 73).

La poésie étant le genre littéraire privilégié des expressionnistes, Maurice Godé a été tout naturellement porté à lui accorder une grande place dans son enseignement comme dans ses écrits. Georg Trakl, August Stramm, Gottfried Benn, Albert Ehrenstein, Georg Heym, les grands noms du lyrisme expressionniste lui ont inspiré des articles substantiels (n° 5, 16, 24, 30, 31, 32, 33, 35, 36, 44, 51, 62, 69, 75, 76, 77, 78).

Les tropismes de cette littérature l'ont aiguillé tout aussi naturellement vers un certain nombre de problèmes théoriques: la mise en question du mimétisme dans l'art moderne (33), le problème de savoir qui parle dans un texte (10), la représentation du corps (en particulier au théâtre (*cf.* 11 et 57), les problèmes de traduction et de transfert (13, 61, 77), la réception (26, 29, 44), le grotesque comme méthode expérimentale (34), les rapports entre poétique et politique (37, 45, 52, 53). Les implications de l'expressionnisme allemand dans les avant-gardes européennes (futurisme, cubisme) et les

rapports entre la littérature et l'histoire des arts ont occupé aussi une place importante dans ses recherches (cf. 9 et 65 notamment).

Selon le principe qu'on ne comprend véritablement les choses que par comparaison avec ce qui est différent, voire contraire, ses recherches ont porté sur des auteurs dont la manière d'écrire est aux antipodes de celle des expressionnistes. On peut citer Arthur Schnitzler (20), Max Brod (43, 61, 77), Stefan Zweig (26, 29), Max Frisch (42), Thomas Mann (50, 72), Bertolt Brecht (78), Hans-Magnus Enzensberger (35), et même, dans une de ces rares infidélités au XX^e siècle, *Les Affinités électives* de Goethe (74)!

Maurice Godé, se souvenant peut-être qu'Alfred Grosser lui a autrefois proposé de travailler sur la civilisation contemporaine et qu'il a été durant de nombreuses années un lecteur passionné de la *Zeit*, est revenu ces derniers temps vers l'étude des questions de société dans une optique franco-allemande, comme la formation des élites, la coopération franco-allemande, la réunification, la place de l'allemand dans le monde (58, 59, 63, 64, 66).

Une fois sa thèse d'Etat soutenue, Maurice Godé pose sa candidature à un poste de professeur et il se trouve placé en tête à Nancy 2 et Montpellier 3. Le choix n'est pas évident pour cet homme du Nord, qui refuse d'assimiler Midi et préretraite. La France méridionale est pour lui, selon ses propres termes une *terra incognita* en dehors des activités de vacances. Finalement, il opte malgré tout pour le grand saut, mais il lui faudra près de dix ans pour accomplir cet acte d'adoption totale qu'est l'achat d'une maison dans un village proche de Montpellier.

A l'Université, cependant, le dépaysement est moindre car les deux tiers des enseignants viennent d'ailleurs, les étudiants sont nombreux et proviennent de partout en France et de l'étranger, les centres de recherche offrent un choix appréciable pour un jeune professeur et, surtout, il existe des liens solides entre le Département d'allemand et la Maison de Heidelberg, très dynamique dans la cité. Si l'allemand a d'assez nombreux étudiants, il ne possède pas de centre de recherche et, avec l'aide de collègues du Conseil d'Administration, Maurice Godé obtient en 1992 la création d'une Jeune Equipe, ce qui va lui permettre de mettre sur pied, en collaboration avec les collègues d'Aix, une formation de 3^e cycle. Peu de temps après, Maurice Godé va prendre la direction du Département pour quatre ans.

En avril 1992, a lieu le premier colloque de la Jeune Equipe: *Vienne – Berlin: deux sites de la modernité*, en collaboration avec Ingrid Haag et Jacques Le Rider, dont les Actes seront publiés l'année suivante dans les *Cahiers d'Etudes Germaniques* d'Aix (cf. bibliographie n° 4). En 1994, est créée l'Equipe d'Accueil, qui prendra le nom d'Etudes Germaniques et Centre-Européennes, sous l'influence à la fois de Jacques Le Rider et de Françoise Meyer, spécialiste de l'Europe centrale et de la Bohême. Un second

colloque va d'ailleurs porter l'équipe sur les fonts baptismaux: *Allemands, Juifs et Tchèques à Prague* (co-dirigé par J. Le Rider et F. Meyer). La publication des Actes constituera le premier numéro d'une collection «La Bibliothèque d'Etudes Germaniques et Centre Européennes» (bibliographie: n° 6), qui comprendra une dizaine de numéros. Suivra un nouveau colloque consacré à *Der Verschollene* de Kafka (co-organisé avec M. Vanoosthuyse, cf. n° 8). La décennie qui suivit fut faste pour l'Equipe d'Accueil grâce à des séances communes de DEA avec les collègues d'Aix et de Nice, au séminaire interdisciplinaire sur le roman moderne et aux publications d'assez nombreux jeunes doctorants. Maurice Godé a, un an avant son éméritat, co-organisé un dernier colloque (avec Roger Sauter): *Traduction, adaptation, transposition*, qui a réuni pendant deux jours et demi, germanistes, littéraires, sémioticiens, philosophes, éditeurs autour du thème des transferts culturels sous ces trois formes. Les Actes seront publiés l'année suivante dans les *Cahiers d'Etudes Germaniques* (n° 13). En une vingtaine d'années de présence à Montpellier, Maurice Godé aura dirigé une douzaine de thèses et d'HDR et aura participé aux jurys de quatre-vingts autres.

En 1995, Maurice Godé accède à d'importantes responsabilités au plan national: à la suite du départ de J. Le Rider comme conseiller culturel à Vienne, il va le remplacer comme consultant pour les études germaniques et scandinaves à la Mission scientifique et technique du Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche. A la tête d'un groupe d'experts germanistes, sa mission est d'examiner les demandes d'habilitation de diplômés et d'équipes de recherche. Il en profite pour dresser la carte de la germanistique française (n° 7 de la bibliographie). En 1996, Maurice Godé est nommé membre de la 12^e section du CNU. Il s'aperçoit alors d'un certain nombre de dysfonctionnements liés à l'absence de critères clairs et définis par écrit concernant l'appréciation objective des dossiers présentés. Ses observations et propositions dans ce sens sont d'ailleurs nombreuses. En 1999, il franchit le pas et dresse une liste indépendante pour se présenter au suffrage des collègues. Celle-ci arrive en tête et il est élu président de la 12^e section du CNU, présidence renouvelée quatre ans après. Un important travail de redéfinition des critères déterminant l'inscription sur la liste de qualification aux fonctions de maître de conférences et de professeur est accompli sous sa direction. En définissant de manière libérale le champ de compétence de la 12^e section, il favorise l'ouverture à de nouvelles recherches et, par voie de conséquence, à de nouveaux cursus. Sous la direction du président, le bureau avec comme vice-présidents Jean Mondot, puis Michelle Le Bars, comme assesseurs Marie-Thérèse Mourey, puis Sylvie Le Moël prépare efficacement les séances plénières. La communication avec les collègues de la discipline

est considérablement améliorée et les réunions se déroulent dans une atmosphère de grande cordialité.

Parallèlement, Maurice Godé poursuit son ancrage à Montpellier en étant élu pendant huit ans au Conseil d'administration. Cette dernière tâche va lui permettre, avec l'aide d'Alain Blayac, Directeur des relations internationales, de relancer la coopération avec l'Université de Heidelberg et de renforcer les liens personnels entre les deux établissements. En 2001, il sera nommé *Gastprofessor* pour le semestre d'été et en 2006, il sera élu *Ehrensensator* à Heidelberg. Deux collègues allemands seront faits *Doctor honoris causa* à l'Université Paul-Valéry. Il est vice-président de l'association qui gère la Maison de Heidelberg et est toujours très actif, malgré sa retraite, dans les rencontres régulières entre les deux Universités.

La modernité, *die Moderne*, a été à la fois le cadre ou le contexte des recherches de Maurice Godé et leur objet même. Elucider la modernité dans ses expressions littéraires et plus généralement artistiques a été le fil conducteur de ses travaux. Il n'est donc pas surprenant que les éditeurs de ce volume d'hommage aient souhaité revenir sur ce mouvement, cette dynamique souvent énigmatique et toujours multiforme dont la diversité se retrouve dans la variété des contributions.

Comme c'est souvent le cas dans l'histoire des idées ou des grands courants de pensée, l'ère de la modernité commence aussi par un sentiment de crise. Et de crise de l'expression même, du langage. Il était donc logique que ce premier chapitre fût inauguré par une réflexion sur la crise du langage qui intervient à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e. Dieter Borchmeyer livre une étude brillante sur le sujet. Il montre bien que la fameuse lettre de Lord Chandos due à Hofmannsthal n'est pas le seul témoignage de cette remise en question de la parole ou du verbe. On la rencontre sous des formes variées chez Nietzsche, Rilke, Fritz Mauthner. Borchmeyer écrit justement: «Sprachkritik und Sprachskepsis bilden Leit motive der Literaturtheorie und der Philosophie der Jahrhundertwende.» Simultanément ou parallèlement il y eut aussi une crise du genre narratif. Mais on ne se résigna pas à la crise et Rilke, dans les *Carnets de Malte Laurids Brigge* (Rémy Colombat) donna d'une certaine façon le signal d'un renouveau du genre. Le théâtre aussi connut une phase de crise et de rénovation parfois sans véritable réussite et en tout cas sans lendemain, mais symptomatique cependant, c'est le cas du théâtre de marionnettes que Richard Beer-Hofmann tenta de développer dans l'espoir ou l'illusion de réaliser une œuvre d'art totale, incluant la gestuelle, la parole et la musique. Il écrivit des pièces pour ce théâtre-là telle que *Goldenes Pferd* analysé par Catherine Mazellier Lajarrige. La danse fut touchée également par cette refondation comme le montre fort bien Marie-Thérèse Mourey dans sa contribution consacrée aux recherches liées à la

chorégraphie de cet artiste aux talents multiples que fut Oskar Schlemmer. Le *Bauhaus* auquel il participa se manifesta dans les années 1920, mais il s'inspirait, comme le rappelle justement Marie-Thérèse Mourey, de recherches qui étaient nées dès le début du siècle, notamment chez Kandinsky. Ces expérimentations, ces recherches caractéristiques de la modernité initiées pendant les années 1900, poursuivies dans les années 20, continuent d'inspirer les créateurs même contemporains. On en voit des résurgences encore à la fin du siècle, par exemple dans l'œuvre du peintre Gerhard Richter analysée par Hilda Inderwildi. Il tente de rendre compte en peinture, plus de dix ans après les faits, en 1988, de la tragédie de «l'automne allemand».

Le roman était en crise, mais cela ne l'empêcha pas de prospérer. On peut même penser que cela stimula l'écriture romanesque. Car le XX^e siècle fut riche en grandes œuvres romanesques. Les deux grands prosateurs de la première moitié du siècle, Thomas et Heinrich Mann, ne pouvaient donc être absents de ce recueil. Ils ont marqué de façon très différente l'écriture romanesque, mais leur contribution à l'art du roman, si différente et peut-être inégale soit-elle, fait en tout cas partie intégrante de l'histoire du genre au XX^e siècle. Elle montre également la plasticité de cette forme qui peut être servie aussi bien par le *Zivilisationsliterat* Heinrich Mann que par le *raunender Beschwörer des Imperfekts* Thomas Mann, comme le font si bien comprendre Roger Sauter et Ingrid Haag dans leurs contributions respectives. Mais il est d'autres stylistes qui ont marqué le siècle. Et Ernst Jünger, quoique l'on puisse penser d'autre part de son parcours idéologique, est de ceux-là. Passé la mitan du siècle, en dépit de querelles encore non apaisées, il a continué de retenir l'attention voire de fasciner et n'a pas cessé de s'interroger sur le devenir de nos sociétés comme dans *Aladins Problem* (Danièle Bertran-Vidal).

Mais le «grand» roman allemand du XX^e siècle n'était pas seulement une grande «machine» narrative. La philosophie ou les idées du temps, dominantes ou non, y occupaient une place très particulière et probablement originale dans la littérature européenne et mondiale. L'étude que consacre Gérard Raulet à ces relations entre littérature et histoire des idées en démonte et démontre parfaitement la spécificité et l'intérêt. Elle était illustrée aussi par la relation Canetti-Hobbes (Gerald Stieg) ou par les conditions historiques d'élaboration des conceptions littéraires d'Erich Auerbach, ce maître de la science littéraire exilé en Turquie (Michel Espagne). Le livre de Martin Walser, *Der Augenblick der Liebe*, dernier volet d'une trilogie romanesque qu'analyse Roland Krebs, intègre aussi la philosophie dans son déroulement, mais, significativement, c'est à un philosophe des Lumières et même des Lumières dites radicales, au matérialiste athée La Mettrie, qu'il emprunte une leçon de bonheur et d'amoralisme. Mais son héros, Gottlieb Zürn, trop

pétri de culpabilité chrétienne n'entendra pas ou du moins ne parviendra pas à faire sienne cette leçon d'émancipation individuelle. Il en restera aux aspirations velléitaires, propres d'ailleurs aux personnages walseriens. Mais l'histoire des idées ne se mêle pas seulement à la littérature. Elle trame également l'engagement politique allemand. L'étude de la pensée de Carl Schmitt dans *La théorie du partisan* par Jean-Marie Paul en fournit un exemple à la fois brillant et irritant tant des «préjugés éclatants, des engagements indéfendables et des professions de foi odieuses notamment quant à la préservation de la race» coexistent avec «des analyses d'une grande lucidité». A partir de tout autres présupposés, la contribution de Pierre-André Bois sur le cercle de Kreisau permet également de bien saisir l'articulation du politique et du philosophique.

L'histoire allemande ne se lit jamais mieux que dans le contraste avec l'histoire de France – et réciproquement. Jacques le Rider compare et oppose ces notions de *Realismus*/réalisme dans l'une et l'autre histoire. Il relève que le réalisme stylistique en Allemagne et en France s'installe au moment où après l'échec de 48 l'idéalisme politique est congédié par la *Realpolitik* bourgeoise. Pourtant des traditions poétologiques différentes feront que la notion de réalisme artistique connaîtra en France et en Allemagne une évolution décalée, marquée en Allemagne, en particulier, par un certain nationalisme littéraire. La haute figure de Bismarck incarne bien ce réalisme en politique et sans doute dans sa forme la plus brutale. Assurément, il ne faut pas faire de Bismarck une espèce de mauvais génie précurseur ou annonciateur de la catastrophe séculaire du 3^e Reich. Dieter Raff a raison de le rappeler. En même temps la fondation de ce Reich wilhelminien présentait quelques «défauts» qui eurent par la suite les conséquences désastreuses que l'on sait. On songe en politique intérieure à la posture antiparlementaire du chancelier (*Indemnitätsvorlage*) et en politique extérieure à l'annexion de l'Alsace-Lorraine. Pourtant, 25 ans après l'affrontement de la guerre de 1870-1871, les Français et les Allemands ne se regardaient pas constamment en ennemis héréditaires, et l'on pouvait séjourner en tant qu'étudiant français dans des villes universitaires allemandes et se laisser séduire par cette Allemagne accueillante des universités comme ce fut le cas du sociologue français Célestin Bouglé qui put suivre les cours de Georg Simmel à Berlin et de bien d'autres (Jean Mondot). Ce moment de relative détente franco-allemande fut toutefois de courte durée. Une dizaine d'années plus tard les crispations nationalistes prenaient le dessus et Charles Maurras se déchaînait contre l'Allemagne et l'ennemi héréditaire dans une haine monomaniaque dont on a peine aujourd'hui à comprendre la violence délirante. Elle ne l'empêchera pas cependant, en 1940, de se rallier au maréchal Pétain, «divine surprise» offerte par la défaite. Pourtant d'autres voix que celles de la

haine pouvaient être entendues. Par exemple celle de ces écrivains allemands amateurs de paysages provençaux qui n'ont pas chaussé ces lunettes déformantes. Ils partaient, oublieux des frontières et des préjugés, en quête d'un autre art de vivre et de voir, fascinés par les couleurs et les mœurs méridionales. Ils furent nombreux pendant plus de deux cents ans à arpenter ces territoires, rééquilibrant et réaccordant leur être sous l'azur consolant du ciel méditerranéen (Karl-Heinz Götze).

L'Allemagne du fait de sa position centre-européenne présente une extension à l'est de sa culture. On peut penser à Prague et à son milieu intellectuel qui a enrichi aussi la littérature et la philosophie allemande depuis au moins le XVIII^e siècle (Helga Meise). Après 1945, l'aspect le plus sombre de la modernité, à savoir l'expérience totalitaire, ici dans sa variante communiste, permet une comparaison des attitudes adoptées en Allemagne et en Europe centrale vis-à-vis de ces dictatures et des passés d'oppression sur lesquels elles pèsent encore. «L'affaire Kundera», quelle qu'en soit la vérité, fournit de ce point de vue un exemple hautement significatif de cette situation et des relations ambivalentes entre littérature et pouvoir, mais aussi du rapport difficile aux cendres mal éteintes d'un passé encore proche (Françoise Mayer). Dans la diversité des aspects de la modernité, cette face sombre et douloureuse ne pouvait être oubliée.

Il reste aux éditeurs l'agréable devoir de remercier tous les collègues qui ont bien voulu prêter leur concours à ce volume. Ils espèrent que les lecteurs y retrouveront comme un écho des recherches menées par son destinataire et que le destinataire lui-même y lira l'expression de l'estime et de l'amitié qu'ils lui portent.

Michel GRUNEWALD Roland KREBS Jean MONDOT Roger SAUTER

I.

LA MODERNITÉ DANS LES ARTS
ET LA LITTÉRATURE

Vom Nutzen und Nachteil der Worte für die Sprache. Die Sprachkrise der Moderne und kein Ende

Dieter BORCHMEYER

Im *Verhältniß zur Musik* ist alle Mittheilung durch *Worte* von schamloser Art; das Wort verdünnt und verdimmt; das Wort entpersönlicht: das Wort macht das Ungemeine gemein.

Nietzsche: Nachgelassene Fragmente Herbst 1887¹

Worte, Worte – Substantive! Sie brauchen nur die Schwingen zu öffnen und Jahrtausende entfallen ihrem Flug.

Gottfried Benn: *Epilog und lyrisches Ich* (1927)²

In seinem Gedicht «Wink» aus dem «Buch Hafis» des *West-östlichen Divan* veranschaulicht Goethe die Unzulänglichkeit und Zulänglichkeit des Worts durch ein erotisches Gleichnis:

Das Wort ist ein Fächer! Zwischen den Stäben
Blicken ein Paar schöne Augen hervor.
Der Fächer ist nur ein lieblicher Flor,
Er verdeckt mir zwar das Gesicht;
Aber das Mädchen verbirgt er nicht.
Weil das Schönste was sie besitzt
Das Auge, mir in's Auge blitzt.³

In den einleitenden Versen des Gedichts heißt es, es verstehe sich von selbst, «daß ein Wort nicht einfach gelte».⁴ Immer gibt es, so scheint es, eine Differenz zwischen Zeichen und Bezeichnetem. Und zumal das Wort der Dichtung

- 1 Friedrich NIETZSCHE, *Sämtliche Werke*. Kritische Studienausgabe, hrsg. v. Giorgio Colli u. Mazzino Montinari, München 1980, Bd. XII, S. 493.
- 2 Gottfried BENN, *Prosa und Autobiographie in der Fassung der Erstdrucke*, Mit einer Einführung hrsg. v. Bruno Hillebrand, Frankfurt a.M. 1984, S. 274.
- 3 Johann Wolfgang GOETHE, *Sämtliche Werke nach Epochen seines Schaffens*, Münchner Ausgabe, hrsg. v. Karl Richter, München Wien 1985 ff., Bd. 11.1.2, S. 27.
- 4 Ebd.

ist mehrdeutig: es verdeckt und offenbart zugleich.⁵ Was es verdeckt, ist das Gesicht, die simultan erfaßbare Gesamterscheinung, die allenfalls ein Bild ins Bild bringen kann, doch was das Wort offenbaren kann, ist das Transitorische (mit Lessings *Laokoon* zu argumentieren), das als das Vorübergängliche und doch Prägnante das Ganze des durch das Wort bezeichneten Wesens zum Ausdruck bringen kann: das Wort als aus dem Augen-Blick geborener *Wink*.

Die Idee der Transparenz des Worts, seines verhüllenden Offenbarens, verbergenden Entbergens führt uns zu einem Grundbegriff Goethes, der den Titel des unmittelbar vorangehenden Gedichts des *Divan* bildet; beide Gedichte gehören aufs engste zusammen, das zweite ist «Wink» auch im Sinne eines erklärenden Hinweises auf das erste:

Offenbar Geheimniß

Sie haben dich heiliger Hafis
Die mystische Zunge genannt,
Und haben, die Wortgelehrten,
Den Werth des Worts nicht erkannt.

Mystisch heißest du ihnen,
Weil sie närrisches bey dir denken,
Und ihren unlautern Wein
In deinen Namen verschenken.

Du aber bist mystisch rein
Weil sie dich nicht verstehn,
Der du, ohne fromm zu seyn, selig bist!
Das wollen sie dir nicht zugestehn.⁶

Das Wort als offenbares Geheimnis. Das ist die Signatur des hafisischen Worts, welche diejenigen mißverstehen – die Wort- und Schriftgelehrten –, die sich orthodox-doktrinär auf den Koran-Lehrer Hafis beziehen, ihn in ein «frommes» Korsett zwingen wollen, obwohl er doch nicht fromm im Sinne starrer Rechtgläubigkeit, sondern jenseits derselben «selig» gewesen ist. Wenn sie ihn «mystisch» nennen, heißt das: sie wollen nicht wahrhaben, daß er als Koran-Lehrer doch auch Lieder von Liebe und Wein gesungen hat, und suchen seine Dichtung durch, «närrische» Allegorisierung gewissermaßen glaubensunschädlich zu machen, in orthodoxe Lehrsätze zu übertragen, seine Bilder durch einen ihnen angedachten Hintersinn ihren Dogmen

5 Vgl. Wolfgang SCHADEWALDT, «Das Wort der Dichtung», in: *Wort und Wirklichkeit*. Herausgegeben von der Bayerischen Akademie der Schönen Künste, München 1960, S. 90-128, hier: S. 102 ff.

6 Ebd., S. 26 f.

dienstbar zu machen (wie es im christlichen Bereich auch mit der Liebeslyrik des *Hoheliedes* der Bibel geschehen ist).

Die Orthodoxen begreifen nicht den «Wert des Worts»: daß das Wort des Hafis ein dichterisches ist, «mystisch rein», weil sich in seiner Bildlichkeit zwar ein höherer Sinn, ein Geheimnis verbirgt, aber kein solches, das sich einer dogmatisch interessierten Allegorese erschließt. Es ist das Wort, das nicht *bezeichnet*, sondern *bedeutet*, das sich nicht auf eine außerhalb seiner selbst vorhandene Realität bezieht, sondern selbst eine Wirklichkeit schafft, die es ohne dieses dichterische Wort nicht gäbe. «Kein Ding sei, wo das Wort gebricht», heißt die letzte Zeile von Stefan Georges Gedicht *Das Wort* (1919). In Hofmannsthals fingiertem *Gespräch über Gedichte* (1903) lehnt Gabriel geradezu entsetzt den «häßlichen Gedanken» seines Gesprächspartners Clemens ab, daß die «Poesie eine Sache für die andere setzt». Niemals tue sie das, «denn es ist gerade die Poesie, welche fieberhaft bestrebt ist, die Sache selbst zu setzen», in «Chiffren», die «nichts als sich selber» bedeuten, gesehen mit den Augen der Poesie, die jedes Ding jedesmal zum erstenmal sieht, «[...] sie spricht Worte aus um der Worte willen».⁷

Als Faust den Anfangsvers des Johannesevangeliums übersetzt, stolpert er gleich über den Logos, das Wort, das *en arché*, im Anfang aller Dinge stehen soll: «Ich kann das *Wort* so hoch unmöglich schätzen» (Vs. 1225) – und er ersetzt bekanntlich das «Wort» durch die «Tat» (Vs. 1237). Fausts Skepsis gegenüber dem Wort ist so lange berechtigt, als er es nur für ein Zeichen, das sich auf Anderes bezieht, für ein Abgeleitetes hält, das eben deshalb nicht «im Anfang» stehen kann. Hinter dem johanneischen Logos steht jedoch gewissermaßen ein anderer griechischer Begriff für das Wort: Mythos. In seiner ursprünglichen Bedeutung ist Mythos im Unterschied zu Logos das Wort, das noch Ereignis und Tat ist, das Wort von den uranfänglichen, göttlichen Dingen, die im Logos nicht zu fassen sind (Walter F. Otto).⁸

Die Sehnsucht Fausts nach dem Wort als Tat hat die Dichter von jeher bewegt – mehr denn je den Dichter der Moderne, der sich einer inflationären Entwertung der Worte, seines eigenen Mediums, gegenübersieht.⁹ Hugo von Hofmannsthal, der Sprachskeptiker par excellence, glaubte wie Nietzsche in

7 Hugo VON HOFMANNSTHAL, *Gesammelte Werke in zehn Einzelbänden*, hrsg. v. Bernd SCHOELLER, in: *Beratung mit Rudolf Hirsch*, Frankfurt a.M. 1979, Erzählungen, erfundene Gespräche [...], S. 498 f., 501, 503.

8 Walter F. OTTO, «Sprache als Mythos», in: *Die Sprache*, hrsg. von der Bayerischen Akademie der Schönen Künste, München 1959, S. 115-125. Siehe auch ebd. S. 71 f. (Friedrich Georg Jünger).

9 Vgl. dazu die umfassende Darstellung der modernen Sprachkrise und der Versuche ihrer Überwindung bei Helmuth KIESEL, *Geschichte der literarischen Moderne, Sprache, Ästhetik, Dichtung im zwanzigsten Jahrhundert*, München 2004, S. 177-231.

der Meta-Sprache der Musik diese Einheit von Wort und Tat zu finden. So nennt er in seiner *Rede auf Beethoven* den Komponisten den «Schöpfer einer Sprache über der Sprache. [...] Hier war ein Wort und die lebendige Tat, und sie waren eins».¹⁰

Das Wort als Tat: nirgends offenbart es sich eindrucksvoller als im biblischen Schöpfungsbericht. «Und Gott sprach: es werde Licht. Und es ward Licht» (1 Mose 1,3). Durch das Wort wird das Licht geschaffen, das Wort ist nicht Zeichen für etwas, das er vor und außerhalb seiner gab, sondern es ist wirklich das Erste: en arché. Daß auch der Dichter ein Schöpfer ist, der nicht mehr im Sinne des Kardinalbegriffs der Poetik seit Aristoteles Mimesis betreibt, Imitatio einer vorgefundenen Wirklichkeit, sondern wie Prometheus – «the second maker» (Shaftesbury) durch sein Wort eine neue Wirklichkeit initiiert, ist ein poetologisches Axiom seit dem 18. Jahrhundert, seit dem Zeitalter der Säkularisation. Undenkbar, daß noch ein Jahrhundert zuvor ein Dichter gewagt hätte, anderes zu tun, als die Schöpfung im Sinne der Mimesis nachzubilden. Hybris wäre es gewesen, sich prometheisch Gott als neuer Schöpfer an die Seite zu stellen oder seine Nachfolge antreten zu wollen, wie es in Goethes Prometheus-Hymne und selbst noch in seinem Gedicht «Wiederfinden» aus dem «Buch Suleika» des *West-östlichen Divan* geschieht.

Als die Welt im tiefsten Grunde
Lag an Gottes ew'ger Brust,
Ordnet' er die erste Stunde
Mit erhabner Schöpfungslust,
Und er sprach das Wort: Es werde!
Da erklang ein schmerzlich Ach!
Als das All, mit Machtgebärde,
In die Wirklichkeiten brach.¹¹

Das ist die den Bericht der Genesis sprachgewaltig überbietende Erinnerung an den Schöpfungsakt durch das göttliche Wort. Doch nunmehr ist Gott als Schöpfer hinter dem Menschen zurückgetreten:

Allah braucht nicht mehr zu schaffen,
Wir erschaffen seine Welt.¹²

Vor dem Hintergrund des modernen Nihilismus wird der Dichter vollends zum einsamen Weltenschöpfer – durch das nur sich selbst bedeutende, ein autonomes semantisches Zentrum in sich tragende Wort, das durch einen augenblicklich aufleuchtenden und mit dem Augenblick wieder verlöschen-den Sinn den leeren Himmel noch einmal aufreißt und wahrhaft biblisch die

10 HOFMANNSTHAL, *Gesammelte Werke*, Reden und Aufsätze II, S. 84 f.

11 GOETHE, *Sämtliche Werke*, Münchner Ausgabe, Bd. 11.1.2, S. 88.

12 Ebd. S. 89.

Sonne stehen läßt, die Sphärenmusik zum Schweigen bringt, um «jähem Sinn» zu stiften: das Thema von Gottfried Benns Gedicht *Ein Wort* (1941). Alles ballt sich zu diesem Wort hin, von der Anziehungskraft seines Sinns gewaltig angezogen. Dieses Bild des Sichballens mag durch Goethes *Divan*-Gedicht «Lied und Gebilde» angeregt sein: «Schöpft des Dichters reine Hand / Wasser wird sich ballen.»¹³ Doch welcher wahrhaft himmelschreiender Gegensatz zwischen diesen werkfrommen Versen Goethes und dem nihilistischen Gestus letzter Sinnsuche im Wort, nachdem die alten Sinnmächte zerstoben sind, die ehemals numinosen Weltkräfte – Sonne und Sphären – nur noch in ihm, im Wort, einen Rückhalt finden. Das Wort als Ersatz der verlorenen Transzendenz:

Ein Wort, ein Satz –: aus Chiffren steigen
erkanntes Leben, jäher Sinn,
die Sonne steht, die Sphären schweigen
und alles ballt sich zu ihm hin.

Ein Wort – ein Glanz, ein Flug, ein Feuer,
ein Flammenwurf, ein Sternenstrich –
und wieder Dunkel, ungeheuer,
im leeren Raum um Welt und ich.¹⁴

Solange das Wort seine eigene Wirklichkeit schafft, kann es eigentlich nicht unzulänglich sein, denn woher sollte der Maßstab für seine Zulänglichkeit oder Unzulänglichkeit stammen? Nur dann, wenn die Worte an einer vor-sprachlichen Wirklichkeit gemessen werden, können sie unzulänglich sein, kann es so etwas wie Sprachskepsis geben. Deren Grundformel findet sich in Schillers Distichon *Die Sprache*: «Warum kann der lebendige Geist dem Geist nicht erscheinen! / *Spricht* die Seele, so spricht ach! die Seele nicht mehr.»¹⁵

In seinem Brief an Goethe vom 27. Februar 1798 hat Schiller diese Formel gewissermaßen expliziert:

Wenn nur jede individuelle Vorstellungs- und Empfindungsweise auch einer reinen und vollkommenen Mitteilung fähig wäre; denn die Sprache hat eine, der Individualität ganz entgegengesetzte Tendenz, und solche Naturen, die sich zur allgemeinen Mitteilung ausbilden, büßen gewöhnlich so viel von ihrer Individualität ein, und verlieren also sehr oft von jener sinnlichen Qualität zum Auffassen der Erscheinungen. Überhaupt ist mir das Verhältnis der allgemeinen Begriffe und der auf diesen erbauten

13 Ebd. S. 18.

14 Gottfried BENN, *Gedichte in der Fassung der Erstdrucke*, Mit einer Einführung herausgegeben von Bruno Hillebrand, Frankfurt a.M. 1982, S. 304. Zu Benns Weg «von der Sprachkritik zur Sprachverklärung» vgl. Helmuth KIESEL, *Geschichte der literarischen Moderne*, S. 211–218.

15 Friedrich SCHILLER, *Sämtliche Werke*, Bd. I. Hrsg. v. Albert Meier, München/Wien 2004, S. 313.

Sprache zu den Sachen und Fällen und Intuitionen ein Abgrund, in den ich nicht ohne Schwindeln schauen kann.

Sätze, die beinahe in Hofmannsthals Chandos-Brief aus dem Jahre 1902, dem Hauptdokument moderner Sprachskepsis, stehen könnten.

Hofmannsthal selber hat jenen Schiller-Brief in die von ihm herausgegebene Sammlung *Schillers Selbstcharakteristik* (1925) aufgenommen¹⁶ – wie sich auch Schillers Distichon *Die Sprache* in den Materialien zu seinem Komödienprojekt *Timon der Redner* findet,¹⁷ einer sprachkritischen Satire auf die sophistische Rhetorik, hinter deren historischem Mantel sich eine Abrechnung mit dem Sprachmißbrauch des modernen Journalismus verbirgt: eine Komödie über Macht und Ohnmacht der instrumentalisierten Sprache!

Auch ein anderer sprachskeptischer Brief Schillers findet bei Hofmannsthal einen Nachklang. In seinem Brief an Lotte von Lengefeld vom 10. Februar 1790 heißt es: «Die Menschen suchen immer gleich Worte zu allem, und durch Worte hintergehen sie sich dann.» Ein Satz, der geradezu als Motto über Hofmannsthals Komödie *Der Schwierige* stehen könnte: dem Lustspiel über die Unmöglichkeit, durch Worte zueinander zu finden, über die unumstößliche Tatsache, «daß es unmöglich ist, den Mund aufzumachen, ohne die heillosesten Konfusionen anzurichten».¹⁸ «Jede Empfindung», so weiter Schiller, «ist nur einmal in der Welt vorhanden, in dem einzigen Menschen der sie hat; Worte aber muß man von tausenden gebrauchen, darum passen sie auf keinen». Diese und andere sprachkritische Briefäußerungen Schillers kreisen um den berühmten – auch von Hofmannsthal in seinen Aufzeichnungen wiederholt zitierten Grundsatz: «Individuum est ineffabile», den Goethe in seinem Brief an Lavater vom 20. September 1780 zitiert (und: «woraus ich eine Welt ableite»), wahrscheinlich aber selber erfunden hat.¹⁹

Schillers Sprachskepsis gründet in seiner Einsicht in die Struktur der außerliterarischen Sprache. Er redet von den «allgemeinen Begriffen» in ihrem Mißverhältnis zur sprachlich inkommensurablen «Individualität» der Dinge und Intuitionen, die durch allgemeine Mitteilung «sinnliche Qualität» verlieren. Das aber kann nur für die Begriffssprache gelten, nicht für die poetische Rede – die Schiller in den zitierten Äußerungen anscheinend gar nicht ins Auge faßt –, deren Leistung doch gerade darin besteht, sich der Individualität und «sinnlichen Qualität» anzuschmiegen, ja diese überhaupt

16 Schillers *Selbstcharakteristik*. Aus seinen Schriften nach einem älteren Vorbild neu herausgegeben von Hugo von Hofmannsthal, Frankfurt a.M. 1959, S. 121.

17 HOFMANNSTHAL, *Sämtliche Werke*, Kritische Ausgabe, Bd. XIV, Dramen 12, hrsg. v. Jürgen Fackert, Frankfurt a. M. 1975, S. 139.

18 HOFMANNSTHAL, *Gesammelte Werke*, Dramen IV, S. 437.

19 HOFMANNSTHAL, *Gesammelte Werke*, Reden und Aufsätze III, S. 449 u.ö.

zu schaffen, weshalb die poetische Sprache nur auf Kosten ihrer Eigenart verallgemeinert werden kann. Das poetische Wort kann man eben nicht «von tausenden» Fällen gebrauchen.

Auch Hofmannsthals Sprachskepsis orientiert sich an der Begriffs- und nicht an der poetischen Sprache. In Übersetzung von Goethes lateinischem Diktum bemerkt er in einer Aufzeichnung von 1921:

«Das Individuum ist unaussprechlich. Was sich ausspricht, geht schon ins Allgemeine über, ist nicht mehr im strengen Sinne individuell. Sprache und Individuum heben sich gegenseitig auf».²⁰ Doch gilt das nicht nur für die Begriffs-Sprache, eben nicht für die poetische?

Genau in die entgegengesetzte Richtung geht die Sprachskepsis des Philosophen Kurt Mauthner in seinen *Beiträgen zu einer Kritik der Sprache* (1901).²¹ Während für die Poeten Schiller und Hofmannsthal die Allgemeinheit der Begrifflichkeit, welche für sie die poetische Sprache gefährdet, die Basis ihrer Sprachkritik bildet, bestreitet der Philosoph Mauthner eben die Allgemeingültigkeit der Begriffe und hebt die ausschließlich poetische Verbindlichkeit der Sprache hervor; «ein herrliches Kunstmittel, aber ein elendes Erkenntniswerkzeug» nennt er sie,²² könne sie doch «Erkenntnis der Welt weder vermitteln noch mitteilen».²³

Es ist unmöglich, den Begriffsinhalt der Worte auf die Dauer festzuhalten; darum ist Welterkenntnis durch Sprache unmöglich. Es ist möglich, den Stimmungsgehalt der Worte festzuhalten; darum ist eine Kunst durch Sprache möglich, eine Wortkunst, die Poesie.²⁴

Der «Unterschied zwischen der Sprache als einem Kunstmittel und der Sprache als einem Erkenntniswerkzeug» liege darin, «daß der Dichter ein Stimmungszeichen braucht und besitzt, der Denker Wertzeichen haben müßte und sie in den Worten nicht findet».²⁵

Gerade das, was Schiller und Hofmannsthal an der Sprache zweifeln läßt: die abstrakte Allgemeingültigkeit der Worte, zieht Mauthner seinerseits in Zweifel, und er schreibt ihr im Gegenteil das als Spezifikum zu, was sie durch ihre Begrifflichkeit als Kunstmittel gefährdet: Poetizität. Eine Art Zwischenstellung zwischen Schiller und Mauthner nimmt Nietzsche in seinem Essay *Über Wahrheit und Lüge im außermoralischen Sinne* (1873) ein.²⁶ Wie Mauthner leugnet er die Eignung der Sprache als Erkenntnisinstrument.

20 Ebd., S. 560.

21 Vgl. dazu Helmuth KIESEL, *Geschichte der literarischen Moderne*, S. 186-188.

22 Kurt MAUTHNER, *Beiträge zu einer Kritik der Sprache*, Stuttgart 1901, Bd. I, S. 93.

23 Ebd., S. 122.

24 Ebd., S. 97.

25 Ebd., S. 95 f.

26 Vgl. dazu Helmuth KIESEL, *Geschichte der literarischen Moderne*, S. 183-186.

«Ist die Sprache der adäquate Ausdruck aller Realitäten?»²⁷ Die Antwort ist ein deutliches Nein.

Wir glauben etwas von den Dingen selbst zu wissen, wenn wir von Bäumen, Farben, Schnee und Blumen reden und besitzen doch nichts als Metaphern der Dinge, die den ursprünglichen Wesenheiten ganz und gar nicht entsprechen. [...] Logisch geht es also jedenfalls nicht bei der Entstehung der Sprache zu, und das ganze Material worin und womit später der Mensch der Wahrheit, der Forscher, der Philosoph arbeitet und baut, stammt, wenn nicht aus Wolkenkuckuksheim, so doch jedenfalls nicht aus dem Wesen der Dinge.²⁸

Noch radikaler als Schiller ist Nietzsche der Überzeugung, daß Worte den Menschen dazu dienen, sich gegenseitig zu «hintergehen».

Denken wir besonders noch an die Bildung der Begriffe: jedes Wort wird sofort dadurch Begriff, dass es eben nicht für das einmalige ganz und gar individualisierte Urerlebnis, dem es sein Entstehen verdankt, etwa als Erinnerung dienen soll, sondern zugleich für zahllose, mehr oder weniger ähnliche, d.h. streng genommen niemals gleiche, also auf lauter ungleiche Fälle passen muß. Jeder Begriff entsteht durch Gleichsetzen des Nicht-Gleichen. [...] Das Uebersehen des Individuellen und Wirklichen giebt uns den Begriff [...].²⁹

Der Mensch, der sich dergestalt der begrifflichen Sprache ausliefert, unterwirft sich «der Herrschaft der Abstractionen: er leidet es nicht mehr, durch die plötzlichen Eindrücke, durch die Anschauungen fortgerissen zu werden, er verallgemeinert alle diese Eindrücke erst zu entfärbteren, kühleren Begriffen, um an sie das Fahrzeug seines Lebens und Handelns anzuknüpfen».³⁰

Man darf Nietzsche zufolge Sprache jedoch nicht auf die Tendenz reduzieren, «die anschaulichen Metaphern zu einem Schema zu verflüchtigen».³¹ Sprache besteht nicht nur aus Begriffen, dieser «Begräbnisstätte der Anschauung»,³² sondern auch aus «originalen Anschauungsmetaphern», die «individuell und ohne ihres Gleichen» sind und sich allem «Rubriciren» entziehen.³³ Sie sind die künstlerische, ästhetische Seite der Sprache, die – und mit ihr der «Trieb zur Metapherbildung», «jener Fundamentaltrieb des Menschen, den man keinen Augenblick wegrechnen kann, weil man damit den Menschen selbst wegrechnen würde» – wieder in ihr genuines Recht gegenüber dem «ungeheuren Gebälk und Bretterwerk der Begriffe» einzusetzen ist, die doch nichts sind als ein System verblaßter Metaphern und

27 NIETZSCHE, *Sämtliche Werke. Kritische Studienausgabe*, Bd. I, S. 878.

28 Ebd., S. 879.

29 Ebd., S. 879 f.

30 Ebd., S. 881.

31 Ebd.

32 Ebd., S. 886.

33 Ebd., S. 882 f.

deren «verflüchtigte Erzeugnisse».³⁴ Das erinnert an Jean Pauls Wort von der Sprache als «Wörterbuch erblasseter Metaphern» (*Vorschule der Ästhetik*, § 50).³⁵

Die Anschauungsmetaphern müssen nach Nietzsches Weisung wieder das «Land der gespenstischen Schemata, der Abstraktionen» erobern, damit sich «Kultur» als «Herrschaft der Kunst über das Leben» gestalten kann.³⁶ Der Trieb zur Metaphernbildung läßt sich durch die für ihn gebaute «Zwingburg» der Begriffe nicht bändigen.

Fortwährend verwirrt er die Rubriken und Zellen der Begriffe dadurch dass er neue Uebertragungen, Metaphern, Metonymien hinstellt, fortwährend zeigt er die Begierde, die vorhandene Welt des wachen Menschen so bunt und unregelmässig folgenlos unzusammenhängend, reizvoll und ewig neu zu gestalten, wie es die Welt des Traumes ist.³⁷

Der Traum ist mithin die Sphäre der nicht rationalisierbaren, nicht rubrizierbaren originalen Anschauungsmetaphern, welche die Welt der begrifflichen Abstraktionen und Rubriken ständig durcheinanderbringt, anarchisch verwirrt. (Nietzsche konnte nicht ahnen, daß es wenige Jahrzehnte später eine Traumtheorie geben würde, welche das systemstörende Verwirrspiel der Traumbilder ebenfalls in eine vernünftig-rubrizierende Ordnung bringen sollte.)

Sprachkritik und Sprachskepsis bilden Leitmotive der Literaturtheorie und Philosophie der Jahrhundertwende. «Die Dinge sind alle nicht so faßbar und sagbar, als man uns meistens glauben machen möchte; die meisten Ereignisse sind unsagbar, vollziehen sich in einem Raume, den nie ein Wort betreten hat», schreibt Rilke im ersten der *Briefe an einen jungen Dichter* vom 17. Februar 1903.³⁸

Ich fürchte mich so vor der Menschen Wort.
Sie sprechen alles so deutlich aus:
Und dieses heißt Hund und jenes Haus,
Und hier ist Beginn und das Ende ist dort.

So lautet die Eingangsstrophe eines Gedichts von Rilke aus seinem frühen Gedichtband *Mir zur Feier* (1899). Die Verfügungsgewalt des verallgemeinernden Wortes über die Dinge, ihre Festlegung, das Ihnen-auf-den-Kopf-Zusagen, was sie sind und zu sein haben, das ist die Bedrohung der Poesie

34 Ebd., S. 887.

35 Jean PAUL, *Werke*, hrsg. v. Norbert Miller, Bd. IX, S. 184.

36 NIETZSCHE, *Sämtliche Werke*, Bd. I, S. 888 f.

37 Ebd., S. 887.

38 Rainer Maria RILKE, *Briefe an einen jungen Dichter*, Frankfurt a.M. und Leipzig 1997, S. 7. Vgl. dazu Helmuth KIESEL, *Geschichte der literarischen Moderne*, S. 218-222.

durch die Worte, die den Dichter ins Verstummen drängen – wie wenige Jahre später den fingierten Autor von Hofmannsthals Lord Chandos-Brief (1902),³⁹ dem die «abstrakten Worte» – nach seiner bis zum Überdruß zitierten Äußerung – «im Munde wie modrige Pilze [...] zerfielen»⁴⁰ und für den sich schließlich «nichts mehr [...] mit einem Begriff umspannen» ließ:

Die einzelnen Worte schwammen um mich; sie gerannen zu Augen, die mich anstarrten und in die ich wieder hineinstarren muß: Wirbel sind sie, in die hinabzusehen mich schwindelt, die sich unaufhaltsam drehen und durch die hindurch man ins Leere kommt.

Er fühlt sich unter den Begriffen wie «in einem Garten mit lauter augenlosen Statuen eingesperrt», haben sie doch für ihn «nur miteinander zu tun, und das Tiefste, das Persönliche meines Denkens, blieb von ihrem Reigen ausgeschlossen».⁴¹

Die ins Schweigen mündende Sprachskepsis dieses Briefs schlägt jedoch am Ende um in die Vision einer neuen, unbescholtenen, noch nicht durch falsche Allgemeinheit abgenutzten Sprache, einer Sprache, so möchte man mit Nietzsche formulieren, aus unmittelbaren Anschauungsmetaphern, einer Sprache, «von deren Worten mir auch nicht eines bekannt ist, [...], in welcher die stummen Dinge zu mir sprechen».⁴²

Die Kraft der Sprache sei in unserer Zivilisation so erschöpft, hat bereits Nietzsche in der vierten seiner *Unzeitgemäßen Betrachtungen: Richard Wagner in Bayreuth* konstatiert, «dass sie nun gerade Das nicht mehr zu leisten vermag, wessentwegen sie allein da ist: um über die einfachsten Lebensnöthe die Leidenden miteinander zu verständigen».⁴³ Das gemahnt an Claudios Sehnsucht nach der Mitteilungsfähigkeit des naiven Menschen in Hofmannsthals Dramolett *Der Tor und der Tod*: «Sie können sich mit einfachen Worten,/Was nötig zum Weinen und Lachen, sagen./Müssen nicht an sieben vernagelte Pforten / Mit blutigen Fingern schlagen.»⁴⁴ Nietzsche fährt fort:

Der Mensch kann sich in seiner Noth vermöge der Sprache nicht mehr zu erkennen geben, also sich nicht wahrhaft mittheilen: bei diesem dunkel gefühlten Zustande ist die Sprache überall eine Gewalt für sich geworden, welche nun wie mit Gespensterarmen die Menschen fasst und schiebt, wohin sie eigentlich nicht wollen; sobald sie mit einander sich zu verständigen und zu einem Werke zu vereinigen suchen, erfasst

39 Zu Hofmannsthals Sprachkritik vgl. ebd., S. 188-201.

40 HOFMANNSTHAL, *Gesammelte Werke*, Erzählungen. Erfundene Gespräche [...], S. 465.

41 Ebd., S. 466 f.

42 Ebd., S. 472.

43 NIETZSCHE: *Sämtliche Werke*, Bd. I, S. 455.

44 HOFMANNSTHAL, *Gesammelte Werke*, Gedichte, Dramen I, S. 282.

sie der Wahnsinn der allgemeinen Begriffe, ja der reinen Wortklänge, und in Folge dieser Unfähigkeit, sich mitzuteilen, tragen dann wieder die Schöpfungen ihres Gemeinns das Zeichen des Sich-nicht-verstehens, insofern sie nicht den wirklichen Nöthen entsprechen, sondern eben nur der Hohlheit jener gewaltherrischen Worte und Begriffe.

So «ist man jetzt, im Niedergange der Sprachen, der Slave der Worte; unter diesem Zwange vermag Niemand mehr sich selbst zu zeigen, naiv zu sprechen».⁴⁵

Der von der Sprache verlassenen, «solchermaassen verwundeten Menschheit»⁴⁶ verbleibt nach Nietzsche nur der Trost der Musik als der wiedergefundenen *lingua adamica*, die ausdrückt, was die Zivilisationssprache nicht mehr vermag. Die Musik als «die wiedergefundene Sprache der richtigen Empfindung»,⁴⁷ wie sie Nietzsche im musikalischen Drama Richard Wagners entdeckt zu haben glaubt, von dem er noch im *Fall Wagner* konstatieren wird, es habe *das Sprachvermögen der Musik in's Unermeßliche vermehrt*.⁴⁸

Wagner, so heißt es in den *Unzeitgemäßen Betrachtungen*, sei «zuerst die Erkenntnis eines Nothstandes aufgegangen, der so weit reicht als jetzt überhaupt die Civilisation die Völker verknüpft; überall ist hier die *Sprache* erkrankt, und auf der ganzen menschlichen Entwicklung lastet der Druck dieser ungeheuerlichen Krankheit».⁴⁹ Dieses Epochenproblem hat seit Nietzsche niemand so deutlich empfunden und so bedeutend artikuliert wie Hofmannsthal. Schon eines seiner ersten Gedichte, das Sonett *Zukunftsmusik*, das natürlich im Zeichen Nietzsches auf Wagner anspielt, enthält den Vers: «Worte sind Formeln, die könnens nicht sagen»,⁵⁰ sie können also die verlorene Lebensunmittelbarkeit nicht wiedergeben; das vermag allein die Musik.⁵¹

In seinem Essay über den Schauspieler Mitterwurzer aus dem Jahre 1895 redet Hofmannsthal von dem «Ekel vor den Worten», die nichts Elementares und Unmittelbares mehr auszudrücken vermögen: «Denn die Worte haben sich vor die Dinge gestellt. Das Hörensagen hat die Welt verschluckt.» Es

45 Ebd., S. 455 f.

46 Ebd., S. 456.

47 Ebd., S. 458.

48 NIETZSCHE, *Sämtliche Werke*, Bd. VI, S. 30.

49 *Sämtliche Werke*, Bd. I, S. 455.

50 HOFMANNSTHAL, *Gesammelte Werke*, Gedichte, Dramen I, S. 115.

51 Merkwürdigerweise hat Helmuth Kiesel in den Hofmannsthal-Abschnitten seiner *Geschichte der literarischen Moderne* zwar «Gebärde und Schweigen» als «Auswege aus der Sprachnot» beschrieben, (S. 222-225), die Rolle der Musik aber, die Hofmannsthal aus seiner «Sprachnot» zur Kooperation mit Richard Strauss führte, im Unterschied zu Malerei, Pantomime und Tanz fast gänzlich übergangen, obwohl sie unter den nicht-redenden Künsten für ihn die größte Bedeutung gewinnen sollte.

siege «der gespenstische Zusammenhang der Worte über die naive Redekraft der Menschen. Sie reden dann fortwährend wie in «Rollen», in Scheingefühlen, scheinhaften Meinungen, scheinhaften Gesinnungen. Sie bringen es geradezu dahin, bei ihren eigenen Erlebnissen fortwährend abwesend zu sein.» Daher müsse die entwertete Sprache hinter den Künsten zurücktreten, «die schweigend ausgeübt werden» – von Musik und Tanz bis zu den «Künsten der Akrobaten und Gaukler».⁵² Die Sprache muß in den Dienst von Musik und Mimus treten, um ihre verlorene Unmittelbarkeit wiederzufinden. Eine ästhetische Grundforderung, die Hofmannsthal aufs engste mit Nietzsche verbindet. «Ich wage zu behaupten, daß *Musik* und *Mimus* uns noch einmal wahrhaft befriedigen werden», heißt es in einer Aufzeichnung Nietzsches von 1871.⁵³ Durch die Verbindung mit diesen Künsten werde die «bildliche Seite der Poesie» wieder ganz zu deren Eigenart⁵⁴ – und die Sprache von ihrer abstrakten Formelhaftigkeit befreit.

In dieser Hinsicht wird Hofmannsthal zum authentischen Fortsetzer Nietzsches. In einem vorveröffentlichten Dialog aus dem Projekt *Timon der Redner* mit dem Titel *Die Mimin und der Dichter* wehrt sich die Mimin Bacchis im Gespräch mit dem Dichter Agathon gegen die Schule des Euripides, den Nietzsche in seiner *Geburt der Tragödie* ja für den Untergang der Tragödie verantwortlich gemacht hat, da jener sie durch sophistische Rhetorik und Dialektik ihres musikalisch-mimischen Fundaments beraubt, «mit der Geißel ihrer Syllogismen die *Musik* aus der Tragödie» vertrieben habe.⁵⁵ Nietzsche hat von einer «Incongruenz zwischen Mythos und Wort» gesprochen; der Mythos als die inhaltliche Basis der Tragödie finde «in dem gesprochenen Wort durchaus nicht seine adäquate Objectivation»,⁵⁶ sondern eben in Musik und Mimus. In diesem Sinne, in Nietzsches Spuren polemisiert auch Hofmannsthals Bacchis gegen die «Wortmacher» Euripides und Agathon:

Eure Worte sind hurenhaft, sie sagen alles und nichts. Man kann sie heute zu dem brauchen und morgen zu jenem. Das Leben aber, von dem ihr schwatzt, ohne es zu kennen, ist in Wahrheit ein Mimus. Meine Gebärde: das bin ich – in einem Moment zusammengepreßt, spricht sie mich aus – und stürzt dahin in Nichts – wie mein Ich selber, unwiederholbar.

Die Sprache Agathons hingegen sei nur eine «schwindelnde Übereinkunft». Der «Wortkünstler» spiele «unter den Lebenden genau die Rolle wie der

52 HOFMANNSTHAL, *Gesammelte Werke*, Reden und Aufsätze I, S. 479 f.

53 NIETZSCHE, *Sämtliche Werke*, Bd. VII, S. 267.

54 Ebd., S. 303.

55 NIETZSCHE, *Sämtliche Werke*, Bd. I, S. 95.

56 Ebd., S. 109 f.

Eunuch im Harem».⁵⁷ Und in einem anderen Dialog sagt Bacchis: «Wir sprechen davon, daß Worte nichts sind – und Töne alles.»⁵⁸

«Ich scheue die Worte; sie bringen uns um das Beste», heißt es auch in Hofmannsthals fingiertem Gespräch mit Richard Strauss über die mythologische Oper *Die ägyptische Helena*, die in engem Zusammenhang mit dem Timon-Projekt steht. Die Worte drängen nach Hofmannsthals Worten «das Ich aus der Existenz».⁵⁹ Das ist der Legitimationsgrund für die Koalition des Dichters mit dem Musiker in der mythologischen Oper. Durch die Verbindung des Wortes mit Musik und Mimus soll mithin das Ich in die Existenz zurückgeholt werden.

Durch diese Verbindung aber wird Sprache wieder das, was sie nach Wilhelm von Humboldt in seiner Schrift *Über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues* (1836) «in ihrem wirklichen Wesen» ist, nämlich

etwas beständig und in jedem Augenblick *Vorübergehendes*. Selbst ihre Erhaltung durch die Schrift ist immer eine unvollständige, mumienhafte Aufbewahrung, die es doch erst wieder bedarf, daß man dabei den lebendigen Vortrag zu versinnlichen sucht. Sie selbst ist kein Werk (Ergon), sondern eine Tätigkeit (Energiea).⁶⁰

Wenig zuvor bemerkt Humboldt im selben Paragraphen:

Man muß die *Sprache* nicht sowohl wie ein totes *Erzeugtes*, sondern weit mehr wie eine *Erzeugung* ansehen, mehr von demjenigen abstrahieren, was sie als Bezeichnung der Gegenstände und Vermittelung des Verständnisses wirkt, und dagegen sorgfältiger auf ihren mit der inneren Geistestätigkeit eng verwebten Ursprung und ihren gegenseitigen Einfluß darauf zurückgehen.⁶¹

Sprache ist also im ursprünglichen Sinne des griechischen Begriffs *práxis*, Handeln, das sein Ziel in sich trägt, nicht *poíesis*, Machen, das auf ein Produkt zielt und sich in dem, was er erschafft, erschöpft. «Die Sprache spricht», lautet das berühmte Diktum von Martin Heidegger, der sich ausdrücklich auf Wilhelm von Humboldt bezieht.⁶² Das Wesentliche der Sprache liegt im Sprechen, sie spricht, um zu sprechen – jenseits der Funktion des Worts als «Bezeichnung der Gegenstände und Vermittelung des Verständnisses», um noch einmal Humboldt zu zitieren.⁶³ Und Heidegger erinnert auch an einen

57 HOFMANNSTHAL, *Gesammelte Werke*, Dramen IV, S. 557 f.

58 HOFMANNSTHAL, *Sämtliche Werke*, Kritische Ausgabe, Bd. XIV, S. 82.

59 HOFMANNSTHAL, *Gesammelte Werke*, Dramen V, S. 510 f.

60 WILHELM VON HUMBOLDT, *Über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues*, Berlin 1836, § 8, S. 41.

61 Ebd.

62 MARTIN HEIDEGGER, «Der Weg zur Sprache», in: *Die Sprache*, hrsg. von der Bayerischen Akademie der Schönen Künste, S. 93-114, vgl. ebd., S. 116, (Walter F. Otto).

63 HUMBOLDT, *Über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues*, § 8, S. 41.